

CHAPITRE VI

Mes voyages en Europe

Mon existence de voyageur est en contradiction absolue avec les rêves de mon enfance et de ma prime jeunesse. A l'exemple de ce que j'avais vu chez mes parents, j'imaginai pour moi une vie paisible, exempte d'imprévu, vouée à un métier aussi sédentaire que possible, un foyer tranquille avec des enfants que j'élèverais dans les principes qui avaient formé ma première éducation : soumission aux volontés de Dieu, amour de la famille, du travail régulier, absence d'ambition personnelle, mais désir de faire le mieux possible pour sa satisfaction intime, pratique de la charité enseignée par l'Évangile, jouissance dans ce monde des biens mis à notre portée ; en un mot, j'imaginai comme comble de la félicité une bonne petite vie tranquille, confortablement installée dans la sécurité et surtout exempte de tumulte, d'orages, de contrastes violents, de changements brusques d'horizons... Le Destin s'est chargé de réaliser mes vœux tout à l'opposé de ce programme qu'il a sans doute jugé par trop timoré et dépourvu de fantaisie, bon pour satisfaire une âme de bureaucrate ou de rentier, mais impropre à déterminer les émotions qui peuvent aider à la création artistique... Même les réflexions que je n'avais pu manquer de faire depuis que mon sort s'était décidé ne m'avaient pas fait apparaître comme nécessaire de sauter mon ruisseau parisien pour enrichir mon imagination et aiguïser ma sensibilité. De mon voyage en Hollande en 1885 et de celui que je fis en Champagne pour une tournée de concerts avec des camarades de l'école, il ne me restait que l'impression de curiosité vite satisfaite et le désir de rallier ma ville le plus rapidement possible. Dire que cela m'avait été désagréable serait exagéré, mais en somme j'admettais parfaitement de me passer de ces roulages sur voie ferrée avec arrêt dans des endroits dont le séjour m'apparaissait comme ne devant offrir qu'un agrément hypothétique. J'ai peine à me figurer, à l'heure actuelle, cet état d'âme qui, brusquement, changea du tout au tout, sans la moindre transition, alors que j'allais atteindre ma vingt-

deuxième année. L'inauguration de l'orgue de Livarot, à laquelle je fus convié en septembre 1892 fut la pierre angulaire de ce miracle, car vraiment c'en fut un. J'avais été mis en relations avec Charles MUTIN, le facteur de l'orgue en question, par l'abbé Marie, frère du second mari de ma grand'mère paternelle, qui enseignait la musique au petit séminaire de Lisieux, et joignait aux fonctions de premier vicaire de l'église Saint-Jacques de cette ville, celle d'organiste-accompagnateur de ladite église. Sur son désir, MUTIN, qui lui devait beaucoup, m'engagea de confiance pour la cérémonie d'inauguration de Livarot. J'y eus pour partenaires trois organistes régionaux, dont un élève de GUILMANT, J. GARCIN, organiste d'Honfleur, pourvu d'une solide technique instrumentale et d'un excellent style d'interprétation. Il paraît que je ne fis pas mauvaise figure comme quatrième, car Mutin me retint pour faire, seul cette fois, l'inauguration de l'orgue qu'il construisait pour Saint-Julien de Caen et qui devait être prêt au début de mars 1893. WIDOR, m'ayant autorisé depuis février à me servir du titre de « Suppléant de CH. M. WIDOR à Saint-Sulpice » sur mes programmes et affiches, je ne doute pas que cela ait singulièrement influencé MUTIN : c'était ronflant pour la publicité et cela ferait bien en ville... J'avais d'ailleurs collaboré avec mon maître au mois de mai à l'inauguration de la restauration de l'orgue de Saint-Germain-des-Prés, et l'abbé MARIE ne s'était pas fait faute de jouer de cette corde auprès du facteur pour m'insinuer dans ses bonnes grâces. — « Eh ! bien, vous voilà le pied à l'étrier », me dit WIDOR à la rentrée d'octobre, « il y a gros à parier que c'est là le début d'une carrière qui vous fera voir du pays; les voyages forment la jeunesse... » — Il me dit cela du ton mi-sérieux, mi-blagueur, qu'il prenait en certaines occasions et dont il ne se départit jamais durant toute sa vie. Dans mon for intérieur, j'espérais encore que ce pronostic serait gratuit, car j'étais loin encore d'être conquis à l'idée de jouer pour tout de bon les « roule ta bosse ».

Je reçus fin octobre une lettre me faisant savoir que l'inauguration de Saint-Julien aurait lieu à Caen le 20 mars suivant : le facteur m'invitait à descendre chez lui, dans la jolie maison qu'il habitait rue de Caumont et où il avait réuni une assez jolie collection de bibelots anciens, d'objets d'art, voire de vieux vitraux et de tapisseries intéressantes. L'abbé MARIE m'avait prévenu que je serais là l'objet d'une hospitalité plus que confortable et m'avait mis en garde contre la bonne chère et les libations coutumières du lieu. Je partis de Paris le 17 mars pour avoir tout le temps de répéter minutieusement et de m'habituer à l'instrument. Je trouvai MUTIN à la gare et il se montra ravi de ce que j'aie avancé mon voyage d'un jour sur le programme prévu. Rien n'était exagéré de ce que m'avait dit l'abbé : je trouvai même dans une petite annexe de la demeure, un très joli petit orgue

de 10 jeux, charmant de sonorité et excellent de mécanisme sur lequel je pus m'entraîner tout à mon aise. — « Jour et nuit, si vous voulez ; ici on peut fort bien dormir en musique », m'avait dit mon hôte en me présentant l'instrument.

Celui de Saint-Julien présentait une petite difficulté que je n'avais pas encore rencontrée : la console étant sur le côté (disposition rendue obligatoire par la forme de la tribune), il en résultait un petit retard dans l'audition qui me gêna beaucoup au début. Il me fallut beaucoup travailler pour vaincre la sensation désagréable causée par ce temps perdu ; je finis cependant par y arriver et, le jour de la cérémonie, cela marcha sans accroc. Le lendemain, la presse locale me couvrait de fleurs et le facteur, enchanté, augmentait dans des proportions très sensibles les honoraires prévus au contrat d'engagement. — « Je serai à Paris le mois prochain, me dit-il ; j'ai construit un petit orgue de salon pour mon ami TASKIN et il m'a autorisé à l'exposer aux Arts Décoratifs en mai ; venez l'y jouer et je m'arrangerai pour vous le faire inaugurer quand on le montera rue de Rome chez son propriétaire. » — Les choses se passèrent ainsi et c'est là que je fis la connaissance de l'enfant qui devait devenir ma femme six ans plus tard. Taskin était professeur de la classe d'Opéra-Comique au Conservatoire, il était lié avec WIDOR ; je le rencontrais souvent dans la cour de l'école au sortir de la classe d'orgue qui finissait en même temps que la sienne. C'était un homme beau comme le jour, une tête d'empereur romain, charmant, cultivé, spirituel, et bon vivant ; il se destinait tout d'abord à la composition et avait fait ses études en vue du prix de Rome ; le hasard avait fait découvrir ses dons vocaux et surtout ses aptitudes particulières pour la diction et l'interprétation lyrique. Il avait renoncé à sa première vocation et avait fourni à l'Opéra-Comique une retentissante carrière, faisant partie de la fameuse troupe qui illustra ce théâtre pendant le derniers tiers du XIX^e siècle. Il jouait remarquablement du piano et avait une solide culture musicale. Après l'inauguration de son orgue, il devint mon élève et faisait de rapides progrès, lorsqu'il fut atteint par les premières attaques du mal qui devait l'emporter quatre ans plus tard. C'est à cette soirée d'inauguration de l'orgue de TASKIN que je retrouvai Augusta HOLMÈS, connue chez FRANCK quatre ans auparavant ; elle me présenta à Catulle MENDÈS, passionné de musique et qui me conta de savoureuses anecdotes sur WAGNER. J'y rencontrai aussi les peintres DUBUFE, RENOIR et HENNER, tous emballés sur les *Chorals* de BACH qu'ils ne connaissaient pas et dont je jouai un certain nombre après la séance quand le gros du public fut parti. Mendès, fin critique, soulignait avec enthousiasme les hardiesses harmoniques de cette musique insoupçonnée et disait : « Vraiment, cet homme a dépassé les limites du génie humain ; c'est non seulement le plus grand des musi-

ciens, mais aussi de tous les artistes, car aucun autre n'a eu de conceptions d'une telle profondeur et n'a eu une influence aussi décisive sur l'évolution de l'art occidental. »

Dès l'année suivante, ce qu'avait prévu WIDOR commença à se réaliser : je donnai deux nouveaux concerts à Caen, à Lisieux, à Bayeux, à Falaise, puis à Liège et à Namur. Le goût me venait de prendre le train, de voir de nouveaux endroits, de jouer de nouveaux instruments. Cette vocation, pour n'avoir pas été spontanée, ne s'en révélait pas moins comme devant attirer la plus grande partie de mon activité; je commençais à apercevoir tout le fruit que j'allais tirer de ces perpétuels changements si propices aux multiples expériences dont, en fin de compte, doit bénéficier l'esthétique d'un artiste bien résolu à regarder et à faire son profit de ce qu'il a remarqué.

C'est pendant les vacances de 1894 que WIDOR composa les trois premiers morceaux de la *Symphonie Gothique*. Je les appris sur son manuscrit pour en donner une première audition à Lyon (sa ville natale), à l'inauguration de l'orgue de l'église d'Ecully, que j'étais invité à faire en mars de l'année suivante par MICHEL-MERKLIN, gendre de MERKLIN de Paris, et père de mon jeune élève MICHEL, entré au Conservatoire cette même année. Le père MICHEL était un excellent facteur, d'après ce que m'avait dit PÉRILHOU, qui le connaissait bien pour avoir tenu un instrument de lui au temple protestant de Lyon pendant son séjour dans cette ville. De concert avec son père, mon élève se chargea de me faire organiser à Lyon une série d'autres séances, non seulement dans les églises pourvues d'orgues de la facture de son père, mais à Saint-François dont le magnifique Cavallé-Coll de 50 jeux avait eu pour titulaire Paul WIDOR (le frère de Charles-Marie), auquel avait succédé CONVERS, le père du facteur parisien actuel.

Nous arrivâmes à Lyon, le jeune MICHEL et moi, le 12 février; il faisait un temps terrible, neige en trombe, froid cuisant. Mon compagnon, qui blaguait volontiers sa ville natale et surtout ses compatriotes, me fit remarquer d'un ton gouailleur : « Regardez-moi ces phénomènes ! ils ont inventé d'arroser la neige pour la faire fondre... Dans quelques instants vous verrez un verglas comme vous n'en avez certainement jamais vu... Je crois que les chirurgiens de l'endroit s'entendent avec la municipalité pour organiser la patinoire sur laquelle les bourgeois se cassent les quilles... Tout le monde y trouve son compte, excepté les bourgeois... » — Effectivement, on arrosait la neige et la patinoire s'organisait comme prévu. Heureusement pour nous, nous avons été attendus par une voiture dont les deux chevaux étaient ferrés à glace; nous arrivâmes donc sans encombre rue Vendôme, où se trouvaient la maison d'habitation et les ateliers du père de mon jeune ami; nous y fûmes reçus avec toute la cordialité:

que l'on peut croire par les excellentes gens qu'étaient Michel père et sa femme. Tous les concerts prévus étaient organisés, plus deux soirées : l'une chez un peintre nommé BARJON, pour qui Michel avait construit un délicieux petit orgue de salon — une rareté à l'époque, — l'autre dans la salle de montage de la rue Vendôme, où se trouvait érigé un bel instrument de vingt-deux jeux sur deux claviers. C'est à la soirée Barjon que je fis la connaissance d'un jeune officier de cavalerie, MARTIN DE WITKOWSKI, passionné de musique et qui devait peu de temps après quitter l'armée pour se consacrer exclusivement à notre art et devenir l'un des compositeurs les plus intéressants de sa génération. Je connus aussi durant ce séjour le ténor Crétin PERNY, artiste raffiné, chantant Bach à merveille et qui forma des élèves dont quelques-uns, comme Jeanne HATTO par exemple, acquirent de la notoriété. Je vis aussi Paul WIDOR, greffier au tribunal de Lyon, excellent musicien, ex-organiste de Saint-François, et qui lut à Caserio, l'assassin du Président CARNOT, son acte d'accusation... Paul TRILLAT, organiste de la cathédrale Saint-Jean de Lyon, élève de Lemmens comme Widor, qui répandit dans sa ville la doctrine rationnelle d'exécution organistique et dont le fils, Ennemond, devait plus tard devenir mon élève et décrocher dans la classe de DIÉMER un très brillant premier prix de piano, cause première de sa carrière de virtuose et de professeur de cet instrument ; je vis aussi un tout jeune homme, Daniel FLEURET, qui devait devenir plus tard organiste de la Rédemption de Lyon, professeur au Conservatoire de cette ville, et écrire un certain nombre de charmantes pièces d'orgue.

Les séances marchèrent bien ; je me fis à Lyon un nombre respectable d'amis et la presse fut extrêmement élogieuse. J'avais désormais un champ d'action que j'exploitai largement les années suivantes et où je contractai de solides et durables amitiés. Présentement, Lyon est un centre organistique exploité par de jeunes artistes tout à fait intéressants ; on y pratique une décentralisation des plus artistiques et il y a tout lieu d'espérer que ce mouvement produira les plus heureux résultats pour la vulgarisation de la bonne musique d'orgue mise en valeur par des interprètes tout à fait à la hauteur.

En rentrant chez moi, je trouvai un mot de Widor me disant de venir le voir aussitôt arrivé, car il avait quelque chose de très urgent à me dire. Je me rendis rue de l'Abbaye où il demeurait et lui portai des nouvelles de sa famille. — « Les administrateurs du Palais de l'industrie d'Amsterdam me demandent un organiste pour donner là-bas deux récitals. J'ai pris sur moi de vous indiquer ; j'ai fait mieux : j'ai écrit à La Haye et à Harlem pour vous faire organiser des séances dans ces deux villes : l'orgue d'Harlem est difficile, mais vous ferez le nécessaire pour en sortir : il faudra partir un ou deux jours plus tôt que s'il ne s'agissait que du Cavaillé-Coll d'Amsterdam. » — Ces

concerts devaient avoir lieu au milieu de mai. J'avais alors un entraînement qui me permettait d'envisager sans crainte des déplacements aussi rapprochés. Ce voyage fut un enchantement : le printemps était admirable, la température très douce et j'étais plein d'entrain. Ma pauvre mère était bien un peu inquiète de me voir ainsi partir seul pour un pays étranger; je la rassurai en lui faisant comprendre qu'avec une bonne langue et de la décision, on pouvait se tirer d'affaire sans risques exagérés. Mon seul, mon redoutable ennemi était le trac; j'avais fait sa connaissance dès les premiers examens passés à l'Institution des Jeunes Aveugles et, depuis, il ne m'a jamais quitté. Présentement, je l'ai tout autant que si je débutais; c'est un compagnon qui vous use terriblement le cœur; j'en ai pris mon parti en me disant qu'il valait encore mieux surmener cet organe à cela qu'à quelque chose de moins intéressant; il ne me fait grâce que pour les Offices de Notre-Dame, partout ailleurs il est d'une touchante fidélité...

Je fus ravi de voir de près le magnifique orgue d'Amsterdam; j'évoquai irrésistiblement le souvenir du voyage fait en 1885 en Hollande. Comme dans la plupart des grands instruments de CAVAILLÉ-COLL, la sonorité de chaque jeu était merveilleuse; la console était un défi au sens commun : il fallait deux tireurs de jeux pour faire « la cuisine » et je vous assure qu'ils ne chômaient pas. Imaginez quelque chose dans le goût de la console du Trocadéro, ce chef-d'œuvre du paradoxe, et vous serez renseignés. Malgré cela, les deux concerts furent deux très gros succès et je me fis là-bas des amis dont l'influence m'a valu d'autres concerts plus tard. Harlem avec ses 100 jeux est un très curieux instrument; malheureusement, à l'époque dont je parle, il était impossible de jouer l'ensemble, les claviers étant inaccouplables autrement que deux à deux. A la Haye, je trouvai un instrument de facture plus récente qui me dérouta un peu, étant très voisin des orgues allemandes que je ne connaissais pas encore.

A ma rentrée à Paris, WIDOR me félicita de cette tournée, non sans me blâmer un peu, selon sa louable habitude : « Si la progression continue dans ce rythme uniformément accéléré, il y a peu de chances que vous deveniez jamais gras; c'est une thérapeutique que l'on devrait bien recommander aux jolies femmes soucieuses de l'esthétique de leur ligne... » — Et, pendant les vacances, il m'annonçait la terminaison du Final de la *Symphonie Gothique* dans une lettre dont l'enveloppe portait la souscription : « M. Vierne, organiste célèbre. »

L'année 1896 fut fertile en événements qui eurent une répercussion sur ma carrière : d'abord les concerts de l'Opéra où je jouai avec orchestre pour la première fois; puis le changement de professeur à la classe d'orgue du Conservatoire, GUILMANT prenant la suc-



PHOTO WALÉRY

L. Vierne au grand orgue de Notre-Dame.



PHOTO BÉNE

L. Vierne aux claviers d'un orgue de salon, au Havre.

The image displays two systems of handwritten musical notation, likely a facsimile of a manuscript. Each system consists of three staves. The top staff of each system is in treble clef, the middle in alto clef, and the bottom in bass clef. The music is written in a complex, dense style characteristic of the late Romantic or early 20th-century French school. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings. The first system shows a melodic line in the treble staff, with the alto and bass staves providing harmonic support. The second system continues this texture, with some notes marked with accents and slurs. The handwriting is fluid and expressive, with some ink bleed-through visible from the reverse side of the page.

Fac-simile d'une page manuscrite de Louis Vierne (extraite de l'Allegro de la 6^e symphonie).

cession de WIDOR ; mon premier voyage en Belgique, enfin l'exposition de Rouen.

WIDOR avait écrit, pour l'inauguration de « l'Albert Hall » de Genève, une *Troisième Symphonie* pour orchestre avec une partie de grand orgue assez importante ; cette œuvre fut choisie pour figurer sur l'un des programmes des nouveaux concerts créés par Pedro GAILHARD, alors directeur de l'Opéra ; ces séances avaient lieu le dimanche à 3 heures. J'appris sur le manuscrit du Maître la fameuse partie d'orgue et la jouai à deux des concerts en question. A première vue, cela semble la chose la plus simple du monde ; en réalité, c'était un affreux casse-cou. Tout d'abord, l'orgue à deux claviers avait une composition plus que paradoxale : tous les fonds étaient sur le grand orgue, toutes les anches sur le récit. Or, dans la symphonie en question, il y a des passages à deux claviers comportant des fonds. Par un hasard qui fut heureux en l'occurrence, une octave de 4 se trouvait égarée sur le récit ; en trichant un peu, nous arrivâmes à arranger les choses de façon satisfaisante, et ce premier piège à loups fut franchi sans dommage. Il s'en présentait un autre, beaucoup plus grave : l'instrument était harmonisé de telle manière qu'il était complètement impossible d'entendre quoi que ce soit de l'orchestre dès que l'on jouait autrement que pianissimo ; il fallait donc marcher à l'aveuglette dès les mezzo-forte et s'en rapporter exclusivement au batteur de mesures placé près de vous. WIDOR, qui adorait conduire l'orchestre, avait des gestes sur l'interprétation desquels il était parfois difficile d'avoir une absolue certitude ; si l'on joint à ces conditions particulièrement scabreuses le trac habituel qui ne me quittait pas et que cela aggravait, on comprendra que je passai là quelques moments plutôt angoissants... Cet orgue de l'Opéra est bien la plus curieuse chose qui soit ; au grand-orgue, les jeux de fonds classiques, au récit, l'octave de 4 et trois très gros jeux d'anches, à la pédale, flûtes 16 et 8, plus un formidable tuba de 16, les fonds à 15 de pression, les anches à 22... De près, l'effet est assourdissant, et pour les auditeurs qui sont dans la salle, on a l'impression d'un orgue de cathédrale... Et il n'y a pas à dire que le hasard soit ici responsable du résultat ; le père CAVAILLÉ, à qui je faisais part de mon étonnement après avoir joué l'instrument, me disait qu'il avait calculé les choses de façon à obtenir un tel effet. — « Ce n'est pas drôle pour l'organiste, je le sais, mais ce n'est pas son agrément qui était en cause avec cet orgue de coulisse, c'est celui des auditeurs placés à distance dans la salle... » — Et, pour ceux qui se souviennent de l'impression ressentie à l'entrée de l'orgue dans la scène de l'église de Faust, et à l'audition du magnifique accord d'*ut majeur fortissimo* dans la scène du mariage de Lohengrin, il faut convenir que le vieux CA-

VAILLÉ-COLL n'a pas mal réussi son affaire, quelque bizarre que soit le moyen employé...

Ces concerts me firent manquer l'inauguration du nouvel orgue que Mutin venait de construire pour l'église de Vire. WIDOR me décommanda par télégramme, me paya le cachet, puis, dans la suite, accorda son suffrage à MUTIN quand, deux ans plus tard, ce dernier brigua la succession de CAVAILLÉ-COLL.

En mai, je passai de nouveau la frontière et allai à Anvers et à Liège pour donner deux concerts dans chacune de ces villes. Je trouvai là des orgues dont la sonorité me sembla manquer un peu de relief : à Anvers, l'instrument avait cent jeux et ne sonnait pas comme un orgue de quarante jeux français. Quant au public, il était plus que sympathique, et je fus ravi de ce premier contact avec nos voisins de la frontière Nord. Il me vint de chez eux des élèves intéressants et j'y contractai de durables amitiés.

Comme je l'ai dit dans le chapitre du Conservatoire, GUILMANT me garda comme répétiteur lors de son accession à la chaire d'orgue du Conservatoire. Il m'honora d'une affection d'autant plus touchante qu'il avait des élèves particuliers auxquels il eût été en droit de demander les services que comportait ma charge ; jusqu'à sa mort il me traita en ami très intime et j'ai gardé de lui le plus attendri des souvenirs. Grand voyageur devant l'Éternel, il me donna d'excellents conseils touchant la manière de faire en cette matière, conseils pratiques et artistiques aussi ; bien souvent, je les ai appliqués dans des circonstances où je me serais trouvé très embarrassé s'il m'avait fallu m'en rapporter à mon unique jugement personnel. Il fit mieux : en diverses occasions, il m'envoya à sa place, soit inaugurer les orgues, soit donner des concerts, me faisant profiter de cachets importants. Un peu plus tard, durant les promenades que nous faisons quand je l'accompagnais du Conservatoire à la gare Montparnasse, il riait volontiers en me disant : « Voilà les juifs-errants qui passent... » — Après sa dernière tournée d'Amérique, il me proposa très gentiment de me mettre en relations avec son impresario ; je n'avais pas du tout envie de passer la mer à cette époque, mais je profitai plus tard des avis tout à fait utiles qu'il me donna en ce qui concerne la façon de procéder pour séjourner en interprète dans ce pays lointain.

Je ne reviendrai pas sur mon voyage à Saint-Valéry-en-Caux aux vacances de 1896, ni sur ma visite de l'orgue de Saint-Ouen de Rouen, ce chef-d'œuvre du génial Cavaillé-Coll ; j'en ai parlé dans le chapitre du Conservatoire. En rentrant à Paris, je trouvai un mot de PIERNÉ me demandant de jouer, aux Concerts de l'Opéra, la partie d'orgue de son poème lyrique, « *Nuit de Noël 1870* », qui devait passer durant la saison. PIERNÉ m'avait manifesté une très vive sym-

pathie ; cette collaboration ne fit qu'affermir notre amitié ; je l'avais remplacé quelques dimanches à Sainte-Clotilde où il avait succédé à FRANCK. En somme, ma situation s'agrandissait de tous les côtés ; je commençais à avoir un nombre respectable d'élèves ; les concerts venaient sans que j'eusse à faire des démarches personnelles pour les obtenir ; ma suppléance à Saint-Sulpice était une excellente référence et m'aidait considérablement. Mes préventions contre la vie nomade avaient complètement disparu et, au contraire, j'aimais maintenant ces déplacements qui me faisaient voir tant de choses intéressantes... D'autre part, je servais à WIDOR d'agent de liaison avec GUILMANT et, par moi, la continuité de l'enseignement commencé en 1896 se faisait sans heurts, dans une étroite communion. J'étais enchanté de ce rôle d'intermédiaire entre deux hommes dont le désir le plus ardent était l'ascension de notre école nationale d'orgue. Par ce truchement, WIDOR ne perdit jamais le contact avec son ancienne classe ; il savait ce qui s'y passait et se félicitait hautement d'avoir défendu la candidature de GUILMANT pour sa succession. — « C'est la conscience même, me disait-il, il aime le métier et le pratique avec une haute dignité ; nous avons eu une vraie chance qu'il se trouvât là à point nommé pour reprendre les rênes du char ; personne n'aurait pu le conduire comme lui. »

*
**

Nous devons à la bienveillance de Mme Mallet-Richepin, exécutrice testamentaire de Louis Vierne, d'avoir pu publier ce chapitre inachevé de ses « Souvenirs ». La dernière page s'en trouvait sur sa machine à écrire lorsque, pendant la soirée tragique du 2 juin 1937, où il expira devant ses claviers de Notre-Dame, sa dépouille mortelle fut ramenée à son domicile de la rue Saint-Ferdinand.

L'intégralité des « Souvenirs » du regretté Maître devait comprendre neuf chapitres, dont les chapitres VII (Ma tournée en Amérique du Nord), VII (Mon œuvre d'orgue) et IX (Quelques figures : Saint-Saëns, Périllhou, Dallier, Gigout, Fauré...) n'ont pas été rédigés.